



Anouk et Dagan

Lise TOROSSIAN

ANOUK et DAGAN +2°

ANOUK

- J'arrive !

Je descends les marches à tout allure, ma planche à la main. J'ai beau être en retard, je ne compte pas aggraver mon cas. Je bondis de degré en degré mais dans ma course je trébuche sur l'un d'eux. Je me rattrape in extremis à la rambarde, lâchant mon skate dans la manœuvre, qui part s'éclater plus bas contre la porte.

- 'Chier !

Je me redresse et continue, plus prudemment cette fois, ma descente. Je saisis mon bébé, juste le temps de noter qu'il n'a pas d'éraflure, que les roues sont bien en place, et pousse le battant de verre, direction l'extérieur. C'est immédiat, la chaleur m'harasse, pas un pet de vent ne soufflant sur la rue déserte et quelle idée, mais quelle idée de sortir en fin d'après-midi quand l'air est encore tout brûlant de Soleil. Je lui ai dit à Dagan que c'est mieux le matin. Mais cette tête d'enclume n'écoute rien alors je me tape le trajet en plein cagnard. Il aurait au moins pu avoir la décence de venir me chercher en char, non ? Je soupire. Pas la peine de jouer ma plainte, je suis la première que ça emmerde mais quand même ça fait chier. Sur ma nuque mes cheveux lâchés commencent à coller. Je les relève en un chignon à moitié défait et pas très clean. Je pouffe. Ça fait beaucoup de mots pour un seul que j'ai oublié mais bon je demanderai à mon *sensei*. Je jette mon skate à terre, avec délicatesse bien sûr, et saute dessus. Un nuage

de sable et de poussière soulève sa couenne et je plisse les yeux. C'est le Sahara qui nous trimballe ses exhalaisons chassieuses depuis une semaine. Mais même si je m'en plains, je sais que je regretterai bientôt son souffle sur ma peau humide.

Le tram n'est pas loin, tout au plus à quelques pâtés de maisons, et s'il daigne arriver vite, je devrais être au parking de l'étoile en un rien de temps. L'air créé par ma vitesse me fait du bien et les tentures tendues entre les murs de la rue Diderot donnent de l'ombre. Je débouche quelques minutes plus tard, au Soleil, sur la grosse artère du cour Berriat et me voilà presque arrivée à l'antique arrêt du Magasin. A cette heure, on a la route pour soi tout seul et je questionne un instant l'intérêt de mettre pied à terre. Mais comme je suis déjà bien en retard, je laisse l'idée. En plus le tram montre sa jolie gueule blanchie dessus le pont. Une seule autre personne a été assez tarée pour braver la recommandation de l'Etat de rester chez nous jusqu'à 19h. Je saute de mon skate et la zieute discrètement, enfin du moins j'essaie de pas me faire remarquer. Échec. La femme lève vers moi des yeux fatigués de chien battu et me lance un sourire franchement adorable. Je baisse la tête et me dandine d'un pied sur l'autre. Elle a le ventre rebondi et merde qu'est-ce qu'elle fout dehors par cette chaleur. JC Decaux lui offre même pas un abris de bon standing depuis qu'ils ont opté pour ces espèces de champignons dégueulasses à la Mairie. Ça me fout mal de la voir comme ça, son joli minois brillant de sueur sur sa robe africaine aussi bariolée qu'un arc-en-ciel, un sac de courses énorme au bout

du bras. Enfin, je n'ai pas le temps de trop m'appesantir car le tram arrive à quai. Mon skate sous le bras, je rentre dans l'engin. La femme me suit.

L'air conditionné sur ma sueur me fait frissonner. Il n'est pas très froid, tout juste quelques degrés de moins qu'à l'extérieur, mais c'est suffisant pour donner une impression de fraîcheur. Je me pose sur un siège et attends que les portes se ferment.

DAGAN

J'attends.

Assis à l'ombre d'un arbre, je laisse mon esprit voguer au gré de ses pensées ; divaguer de mirage en mirage, d'espoir en déception. Mais même à l'ombre, impossible d'oublier la chaleur, son étreinte fiévreuse et la moiteur que ses baisers laissent sur ma peau. Mes paupières s'embrassent et je passe la main entre les mèches d'herbes sèches. La terre est craquelée sous mes doigts. Je renverse ma tête contre le tronc puissant et ouvre les yeux pour emprisonner les branches muettes sur ma rétine. Dans mon cœur naît une mélancolie étrange, trop silencieuse pour que je comprenne sa source mais qui noie avec force les secondes dans une marée trouble, les emportant dans un tourbillon d'images et de mots, trop rapide et diffus pour que des souvenirs émergent, uniques et lisibles, de ce chaos, alors je reste sans bouger, le souffle court, sous les courants assommants de mes synapses. Ma tête tourne légèrement mais je ne m'en inquiète pas. Je sors mon portable de ma poche et lui accorde un regard distrait. 17h24. Un sourire indulgent s'épanouit sur mes lèvres : elle n'arrive

jamais à l'heure. Je baisse les yeux sur la terre trop claire. Sur les rigoles qui la marquent comme des rides. Au ciel, je le sais, nulle nue n'étend son galbe doux contre le bleu-azur, pas plus que sur les monts secs, brûlant de leur absence leurs conifères et leurs roches dures. Sans les regarder, je pense à ces montagnes gris-bleu. Comme c'était bizarre et beau de voir leurs sommets blancs. Toute la ville, toute la France s'y était ruée. Peut-être est-ce cette chaleur humaine qui l'a fait fondre si vite. C'est ce que pensait mon grand-père en tout cas. Du haut de sa fenêtre, sur les flancs de Seyssins, il les a contemplés, ces pics immaculés, jusqu'à ce que plus une miette de neige ne soit plus visible. Il nous a raconté alors à ma sœur et moi, les hivers qu'il passait au ski. La bonne poudreuse et la neige qui colle, le verglas et les stalactites glacées. Ces yeux éteints par la cataracte se sont perdus vers ces flocons manquants et adorés, puis sur nous, et une tristesse infinie s'est glissée dans son sourire. Je n'ai compris que plus tard l'aulasy qui l'avait alors saisi.

- Alors l'onirique ? claque une orgueilleuse langue. On folâtre dans les limbes ?

Je lève la tête. Anouk se tient au-dessus de moi, son skateboard à la main, un sourire rigolard sur les lèvres.

- Onirique c'est un adjectif pas un nom. Un déterminant n'a rien à faire devant.

Sa lèvre s'avance en une moue boudeuse.

- Oh ça va ! L'onirisme c'est mieux ?

- Dans la théorie oui, mais pour l'usage que tu en fais, pas franchement.

Elle soupire.

- T'es chiant tu sais. On te l'a jamais dit ?

J'hésite à lui avouer que la substantivation n'est en réalité pas choquante mais je me ravise. Je pousse plutôt sur mes genoux et me lève, prêt à répliquer, mais un vertige m'étreint aussitôt et ma vue s'obscurcit.

- Hé ! Ça va ?

J'ai vaguement conscience de chanceler, alors qu'une douce chaleur monte à ma tête. Anouk me saisit le bras et je retrouve tout à fait la vue. Je veux hocher la tête mais comprends à temps ma stupidité.

- Baisse de tension ? demande Anouk.

- Sûrement, j'articule.

- Tu peux conduire ?

Je la regarde en approuvant, le cœur martelant encore fort contre les côtes, attendri par son inquiétude, et elle le sent, car son teint déjà rose s'intensifie de rouge profond. Elle se tourne vers le parking et dit :

- Je te laisse deux minutes, je vais pas me priver pour tes faiblesses.

- Faiblesses ? Tu y vas fort ! je ris. C'est juste, quoi ? la deuxième fois aujourd'hui que je manque de m'évanouir.

- Excusez-moi princesse ! Faut-il vous escortez jusqu'à votre carrosse ?

Et elle se fend d'une révérence.

- Rappelle-moi qui conduit ! dis-je faussement mauvais.

- Bon ça suffit. Tu l'as planqué où ton char ?

Malgré l'habitude, ce brusque changement me surprend. Je soupire :

- Première rangée à droite... Attends c'est bon, j'arrive.

Je la rejoins et la guide sous les pins parasols jusqu'à une Renault blanche au parechoc en-

foncé. Du côté du siège du mort, je lui ouvre la porte et elle s'engouffre dans l'habitacle. Je referme le volet avec délicatesse, désireux de ne pas abîmer d'avantage la pauvre carcasse de ma première voiture. Je prends la place du conducteur et immédiatement allume le moteur. Il fait chaud dans cette capsule, une chaleur abominable même, qui arrache de mes pores un peu de ma substance, et la clim est cassée, alors j'ouvre les fenêtres et entame notre sortie du parking. La voiture glisse sans bruit sur les éco-pavés mauresques, sans enclencher ses turbines. Si bien que je vois Anouk, déjà épuisée de chaleur, laisser aller sa tête contre le cadre de la fenêtre ouverte, bercée par les courants de notre course. Elle est belle, cette Hébé moderne, avec ses écorchures aux coudes qui ne demandent qu'à saigner et ses cheveux bouclés s'échappant de son chignon trop lâche. Combien de fois mes mains ont-elles rêvées de cette peau laiteuse, de sentir sous leurs doigts le duvet blond qui la recouvre ? Je chasse ces pensées. Autant que je le peux, j'évite de me représenter Anouk de cette façon. Même dans le creux de mes nuits sans sommeil et sans Lune, j'essaie de me distraire de son image, de son souvenir de satin beige et rose et multicolore et doux et dru et de tant de choses magnifiques et terrifiantes qui ne me font la désirer qu'avec crainte et révérence. L'ai-je dit ? Car c'est à peine si j'ose me l'avouer. Que je la désire et la redoute, vivant dans l'espoir de la revoir et de la voir tout à fait. De la connaître en somme, plus que je ne la devine. Cette étrangère qui partage une partie de ma vie. Comme j'ai peur de la découvrir cruelle et hostile. De réaliser que sous

mes espoirs se cache ma perte. Alors Anouk je ne la touche que du bout des yeux et de l'esprit, ne m'attardant que sur son ombre quand elle me recouvre.

Je ne quitte plus des yeux la route et en un clin d'œil nous voici près de la voie sur berge, à une poignée de mètres à peine du Skate parc.

ANOUK

Je me suis posée, le cul à l'ombre, ma planche à côté de moi, pour me rafraîchir à l'eau fraîche de ma gourde thermos. Ça a beau être 18h passée, le Soleil tape encore fort sur la ville et les bagnoles se font toujours aussi rares. Je me plains pas : au moins comme ça on a le skatepark pour nous tous seuls. J'tire mon dos et mes bras dans un large mouvement félin jusqu'à en faire trembler tous mes muscles. Les meurtrissures sur mes coudes se sont rouvertes et un peu de sang coule d'elles. Quelques gouttes font la chasse au sable qui blanchit mes bras mais je les laisse globalement ruisseler, ne les essayant que de temps en temps sur mon vieux débardeur.

Entre les rampes, Dagan perfectionne son fakie ollie. C'est moi qui lui ai appris cette figure et je dois avouer que mon sensei s'en sort pas mal. On peut pas lui reprocher d'avoir peur de se casser la gueule tant il fout d'efforts dans ses sauts. Quand il passe sous les rayons du jour, au milieu de la piste ombragée, sa peau brille sous sa sueur et je me surprends à rêver.

DAGAN

Mon corps et mon âme s'envolent, alors que l'idée de sa moiteur m'effleure. Sous les branches aux feuilles jaunies, l'or mord encore

nos corps bornés, assez stupides pour désobéir à nos sens suppliciés. A notre peau qui réclame toujours plus la caresse du zéphyr, toujours plus absente dans l'omniprésence que notre faim lui crée. Mais Anouk est là, elle, toujours présente, toujours à portée de voix et de regard mais si loin de mes mains. Si loin de mon âme qu'elle consume déjà comme un Soleil.

ANOUK

« Soleil ! Merci ! Mille mercis même ! » La gueule en direction des cieux, je remercie cet ami, ce frère qui brille trop chaud et trop plein de lumière sur nos petits corps chétifs, chaque jour et chaque nuit, sur nos milliards d'âmes qui ne verront jamais plus qu'un pauvre clignotement de ses yeux dans la torpeur sans fin de l'univers.

DAGAN

Anouk pousse un soupir oublié, un son si beau et pur que, déjà dans les airs, je frémis et retombe brutalement sur mes genoux, la paume à terre.

ANOUK

Un gros boum me ramène sur Terre. Je baisse la tête pour voir Dagan, éclaté sur le sol, se relever en pestant.

- On tient plus debout ? je le charrie.

- Un instant d'inattention, avoue-t-il en bougonnant.

Il achève de se redresser dans une grimace. Je fronce les sourcils : son jean est troué au niveau de la rotule gauche et un filet de sang y grossit.

- Oh putain ! Montre !

- Pas la peine d'être vulgaire, rigole-t-il.

Et il chasse la poussière de ses genoux.

- Arrête ! j'ordonne. Tu fous des saloperies dedans !

En trois pas, je suis sur lui. J'éloigne sa main de la plaie et me baisse pour l'examiner.

- C'est rien je te dis, dit-il de la gêne dans la voix.

- Ah ouais ? Bah essaye de t'assoier pour voir.

Je le pousse légèrement en arrière.

- Attention ! gémit-il presque.

- T'es vraiment en sucre, je me moque. Allez étends ta jambe que je regarde ça.

Il soupire.

- Je suis pas sûr d'avoir confiance en tes compétences médicales, renâcle-t-il en s'exécutant tout de même.

- Ta gueule. Il reste de l'eau dans ta gourde ?

- Un peu, je crois.

Je bondis sur mes pieds et me dirige vers son sac.

DAGAN

Anouk s'éloigne de moi sans que mes yeux ne la quittent alors qu'elle s'enfonce dans l'air frémissant de chaleur. Le léger choc de ma blessure obscurcit encore mes sens mais elle reste au centre de ma vue et ses couleurs, que mes yeux fanent, sont le plus vif des carnivals. Elle se baisse et cette fois je détourne le regard. Sur ma jambe blessée, je remonte mon jean jusqu'au-dessus du genou. Anouk revient, la bouteille métallique à la main. Du sang mêlé de poussière a envahi ma jambe. A sa vue, une vague de fièvre me fait trembler.

Un filet d'eau tombe sur un mouchoir.

- J'enlève juste la poussière, OK ?

- OK.

Anouk approche le papier blanc, sa main soudain si proche de ma peau nue. Mes muscles se tendent alors qu'elle hésite, le temps d'une seconde. Le contact froid s'établit, brisant en un choc une fenêtre vers mon passé, un souvenir se répandant dans mon esprit, en autant de flots qu'il n'évoque de larmes.

ANOUK

Il a fermé les yeux. Ils sont secs mais me voilà des années en arrière devant un petit môme en larmes. Une éraflure sur son coude blanchit sa peau autant que des gouttes sanglantes la rougissent. Et du haut de mes, quoi ? six ? sept ans ? je tente de le calmer. Il gémit et chiale et je me demande pourquoi il nous fait son cirque. Les autres commencent à se moquer. Un grand qui pleure ça passe mal mais leurs réflexions me restent bien davantage en travers de la gorge. A mon tour de crier mais de colère cette fois et en un clin d'œil me voilà seule avec le gros bébé. Malgré mon coup d'éclat, les larmes ne s'arrêtent pas. Moi aussi j'ai envie de pleurer maintenant, parce que j'ai pas réussi à le calmer. Soudain, une idée naît de derrière ma caboche et je m'agenouille à côté de lui. Sur sa joue, je cueille quelques larmes et des yeux mouillés se lèvent vers moi sans comprendre.

- J'ai un truc pour quand on se fait mal, je dis.

Je prends sa main dans la mienne et nous guide de nouveau jusqu'à sa pommette.

- Les larmes c'est de l'eau de courage. Et toi t'en as plein.

Le garçon regarde ses doigts humides et

cesse de pleurer. Encouragée, je continue :

- Du coup je suis sûre que t'es super courageux ! Si t'as mal, t'as qu'à mettre un peu de courage sur ton bras et ça te donnera de la force.

Ses grands yeux sont fixés sur moi, sa bouche ouverte tremble encore mais ses sanglots sont loin. Il porte sa main à son coude et le sang disparaît de l'éraflure.

- Regarde ! Ça saigne déjà presque plus !

DAGAN

Je hoche la tête, très concentré, et porte mes doigts à mes lèvres, goûtant les fluides entremêlés.

- T'as vu ? Ça a le goût du sirop.

Je grimace et secoue négativement la tête : ça a le goût du métal.

- T'as pas l'air d'aimer ? Moi j'adore ça, c'est sucré, avoue la fille.

Je la regarde, fasciné. C'est sûr qu'elle a du courage, elle. Et elle m'a dit que j'en avais aussi. Une chaleur naît dans ma poitrine et je me sens plus fort. La tête me tourne soudain trop fort et trop chaud pour provenir du souvenir. A l'enfant se superpose l'Anouk adulte et j'entends leurs voix me demander gentiment :

- Ça va ?

ANOUK

Il ne semble pas m'avoir entendu, les yeux toujours fermés, perdu quelque part hors de ma portée.

DAGAN

Ma réalité s'étire, se distord. Abandonné à la sensation seule de ce mouchoir humide,

de la fraîcheur qu'il trace, de la douleur qu'il sourde et réveille au gré des gouttes qui tombent, j'oublie tout. Un souffle à mes oreilles, des battements contre mes tympans et naît une musique humaine et étrange. Un son cristallin s'ajoute et peut-être vient-il des fragments du souvenir qui s'éloigne toujours plus de moi. Du violet, de l'orange, du jaune et bleu et vert ou rouge. Un ballet de couleurs changeantes danse devant mes yeux et je comprends qu'ils sont clos. Mes paupières s'ouvrent brusquement. Derrière les ronds et les éclairs apparaît Anouk. Une tâche violette clignote sur son œil gauche et se mêle à son iris, noyant sa flamme dans le cercle brun. Ses lèvres bougent. Naissent-ils ici, ces gémissements de cristal ? Une brûlure glaciale mord ma joue. Ajout de caisse claire au charivari incompréhensible qui m'emporte. Un écho féminin éclôt sur les gémissements et j'y devine Anouk. Caisse claire. Encore. Anouk, son visage inquiet, sa main levée et le mouchoir, le mouchoir jeté, négligemment, à son côté. Tu me secoues, tu cries et ton visage, à l'instar du paysage, sombre dans l'infini.

ANOUK

Dagan s'est évanoui. Je soupire, son visage contre mon cou. Je le serre dans mes bras, sa forme abandonnée et pathétique, et je ne peux plus résister. Presque honteusement, je laisse son odeur emplir mes poumons. Le parfum de sa sueur, fiévreux et musqué, moite sur sa peau et celui de son shampooing, m'enivrent. Un yeorie coloré presque aussi vieux que notre rencontre fleurit dans mes tripes et je me bats contre les souvenirs qui m'envahissent. Avec

le plus de délicatesse possible, je l'allonge sur le sable tendre. Le contact de la Terre, ses vibrations millénaires, le réveilleront peut-être plus vite. Je ne m'en fais pas. Enfin pas trop. Il s'évanouit souvent et il s'est toujours réveillé.

Je baisse les yeux sur son visage, sa poitrine qui monte et qui descend, puis sur son genou meurtri. Son jean est relevé au-dessus de lui et je flippe qu'il fasse garrot, alors je le baisse doucement. Dagan ne réagit pas. Pas plus à ça qu'à la fourmi qui court sur sa joue. Je la chasse d'une caresse légère et m'arrache à la contemplation de ce visage. Je me sens étrangement paisible, habitée de mots qui ne m'appartiennent pas encore tout à fait, comme si Dagan avait coulé ses phrases en moi ou peut-être est-ce ce calme qui détend mon Verbe autant que mes muscles. Et voilà que je sens distinctement les étés aux brises plus fraîches dont rêve Dagan, les hivers plus longs et plus vifs. Les sapins plus nombreux et les forêts plus denses. Tout est plus sinon moins chaud. Midi à l'ombre, 16h à transpirer légèrement. Ces matins blêmes et mouillés et ces nuits rafraichissantes où l'on ouvre les fenêtres. Wow. Il faut que je me secoue avant que cette nostalgie bizarre s'empare davantage de moi. Et pourtant elle est si douce, venue tout droit d'une époque que je ne connais pas et que non merde je ne veux pas connaître. Une vague d'énerverment me submerge soudain. C'est quoi ça. Rêver d'une Terre qui n'est plus la mienne. Qui ne l'a jamais été. Je me lève dans un bond, abandonnant Dagan et voulant foutre le plus de distance entre lui et moi.

« Non ! Je ne te désirerai pas ! »

C'est sorti tout seul. La pensée a fusé dans mon esprit et j'en tremble. Je lui tourne le dos, à Dagan, comme si ça pouvait suffire à tourner le dos à cette réalité terrible, à cette envie de fondre dans cette mélancolie crasse qui m'empêcherait d'avancer comme elle le dévore petit à petit, lambeaux d'âme par bribe mémorielle, à chaque fois qu'il se laisse aller au souvenir, à la tangente du rêve.

DAGAN

Je suis à terre sur un sol dur. Une main qui monte et descend... sur ma poitrine. Oui c'est ça. Et l'autre dans la poussière. Une douleur à mon genou et je reviens tout à fait à moi. J'ouvre les yeux et cherche Anouk, la tête légèrement relevée. J'échoue à la trouver à proximité alors même que toute la terre, tout



le sable, tous les arbres, toute la chaleur qui s'élève vers les cieux en vibrant me l'évoque.

- Anouk, j'articule.

Son idée diffuse dans l'air qui m'entoure se matérialise soudain et Anouk apparaît au-dessus de moi.

- Ça va mieux ? me demande-t-elle, vaguement distante.

- Oui... je crois.

- Tu peux te lever ?

- Je veux bien essayer déjà.

L'expression d'Anouk se réchauffe à mes paroles sans que je comprenne pourquoi. Elle attrape ma main en souriant et mon questionnement s'évanouit. Sa paume dans la mienne, elle me tire doucement vers elle, prête à me rattraper au moindre vertige. Mais il ne vient pas et je suis bientôt solidement campé sur mes jambes.

- J'ai été dans les vapes combien de temps ? Anouk grimace.

- Un peu plus d'une dizaine de minutes.

- Désolé...

- Je t'ai déjà dit. T'excuse pas pour ça.

Je reste silencieux, encore un peu abruti par mon retour à la conscience, le nez en l'air, humant distraitements les parfums chauds qui soufflotent dans l'atmosphère, stagnants dans le vent disparu avec pour seules exhalaisons telluriques la poussière que soulèvent nos mouvements.

- On bouge ?

Je hoche la tête, preuve ultime de l'évanouissement de mes vertiges, et demande :

- Où désires-tu aller ?

- Où je désire aller ? répète-t-elle moqueuse. Eh bien que diriez-vous de conduire nos pas

jusque sur les berges, où nous pourrions à loisir observer les flots gris charrier leurs moult remous d'écumes ?

- Quelle volubilité ! Tu m'en vois charmé Mais tu ne crains donc pas la Soleil et son char enflammé.

- Il est presque 19h. Le temps qu'on arrive, il fera plus si chaud.

Et d'un signe de la main, elle m'invite à la suivre, le changement de ton léger mais présent qui, de nouveau, me réduit au silence.

ANOUK

Encore une fois je me suis sentie trop proche, alors j'ai coupé court à notre petit jeu. En même temps, « tu m'en vois charmé » dit d'une voix aussi chaude... Faut bien que je cache l'effet que ça me fait. Pourtant, c'est bien pour lui aussi que j'utilise tous ces mots... pas vrai ? Non. C'est faux, j'y ai pris goût à ces formules travaillées, à ces noms qui décrivent à la perfection ce qu'on ressent ou qu'on voit. Tous ces verbes qui coulent sans itération, qui se suivent amoureusement au fil des phrases, excitent en moi une fibre que trop croient éteinte. Est-ce pour ça que je l'aime tant ? Pour ce que Dagan cultive en moi de beau et d'intime ?

DAGAN

Le trajet s'effectue dans une quiétude familière, dans un de ces soupirs où les pensées bouillonnent tellement qu'on entendrait presque celles de l'autre, comme une musique intime qu'on écoute éperdument sans rien y distinguer d'intelligible, mais qu'on sent comme un pont jeté au-dessus des tourbillons

de la Solitude, en direction, toujours, de l'Inconnu(e) ?

ANOUK

On arrive enfin sur les bords secs de l'Isère, tellement basse qu'on y voit barbotter des poissons imbéciles, abêtis par la chaleur de l'eau, tout déliquescents et tout visqueux de vase. Une odeur franchement dégueulasse est recrachée par la mixture que forment les fluides poissonneux et le limon, mais aussi bizarre que ça paraisse, ce parfum me plait, comme quelque chose de familier et d'ordinaire. Les remous que j'avais promis à Dagan ont la décence d'être là, si faibles soient-ils, et je commence à longer le bord de l'eau, au plus près de la rive boueuse.

Dagan est à ma droite, le nez plissé sous les odeurs, plus précautionneux dans ces pas que je ne le serai jamais. C'est bizarre comme il marche. Comme si c'était pas sûr ou habituel, alors qu'on a fait cette promenade des centaines de fois. Comme si un danger se cachait sous la vase putréfiée. Comme si ces berges lui restaient étrangères.

DAGAN

Je patauge dans la boue morne, avec une pensée pour mes pauvres baskets : il va falloir que je les lave. Anouk elle ne semble même pas s'enfoncer, agile et légère, dans ce carcan vaseux. C'est comme si la chaleur et tout ce qu'elle apporte faisaient partie d'elle. D'aussi loin que je me souviens, cela a toujours été le cas.

Soudain une alarme retentit. Anouk sort son téléphone.

- C'est bientôt 19h30, constate-t-elle. Tu m'accompagnes chercher Estelle ?

- Ils ont fait école aujourd'hui ? je demande bêtement.

- Nan. Ses parents l'ont larguée au centre périscolaire. Ils ont un peu de clim dans les dortoirs. Tu viens du coup ?

- Hmm hmm, c'est où ?

- Près de Verdun.

- C'est le bâtiment à la place du lycée ?

- Je crois que oui.

ANOUK

Quand nous arrivons, une myriade de mômes nous accueille en se jetant sur nos skates. Faut dire qu'on a largué la voiture parking de l'Etoile pour continuer à dos de planche, alors forcément les mioches, ça les excite.

- Tu m'apprendras à en faire ? lance la petite Camille à Dagan.

- Si tes parents sont d'accord ça peut s'arranger, dit-il en lui ébouriffant les cheveux.

- Eh ! J'étais super bien coiffée ! T'as abimé mes cheveux !

- Excuse-moi ! J'avais pas vu, bafouille Dagan confus.

- T'es vraiment trop bête ! hurle-t-elle avant de partir en courant.

- Sérieusement elle était coiffée ? me lance mon sensei.

- C'est pas la question, je crois surtout que tu l'as vexée, je ris.

- Anouk !

Un cri aigu porte mon nom. Je me retourne et vois Estelle débouler par la porte florale.

- Mon Estelle ! je lance en lui ouvrant les

bras.

Estelle se jette sur moi et j'embrasse ses cheveux.

- Regarde qui j'ai ramené avec moi, dis-je une fois qu'elle s'éloigne.

- Oncle Dagan !

Et elle enlace ses genoux.

- Pourquoi tu m'appelles « oncle » et Anouk juste Anouk ?

- C'est pas pareil toi t'as l'air vieux !

DAGAN

Je reçois la nouvelle comme un coup de poing. Anouk nous regarde à deux doigts de se rouler par terre.

- T'y vas pas de main morte, je réponds. Mais tu sais on a presque le même âge.

- Ah bon ? fait-elle, surprise.

Anouk pleure presque de rire maintenant.

- OK, j'ai compris... Vaut mieux que je me taise...

- Ah ! Je t'adore ! s'exclame Anouk en attrapant Estelle avant de la percher sur ses épaules.

- Laisse ! Je vais la prendre ! dis-je.

- Non ! Toi t'es vieux ! assène Anouk.

Et elle me tire la langue avant de s'éloigner du centre aux voûtes sylvestres. Je jette un dernier regard en arrière, admirant le design venu du passé qu'arborent nos bâtiments modernes et emboîte le pas à Anouk et Estelle.

ANOUK

- Aujourd'hui on a fait de la musique, me lance Estelle. On devait inventer le bruit du désert.

- Inventer carrément ? Il existe pas déjà ?

- Rhooooo !

Je pouffe légèrement avant de la relancer :

- Et qu'est-ce que vous avez joué ?

- C'était à faire seul. Les autres ont presque tous pris des maracas pour faire le sable.

- Mais pas toi, je continue déjà fière.

- Non, moi j'ai pris le thé-ré-mine, article-t-elle.

- Tu sais en jouer ?

Là je dois dire que je suis impressionnée. Ma petite Estelle a beau être intelligente et pleine de talents, je ne connaissais pas celui-là.

- Imagine y'a tous les autres qui me regardent avec des yeux comme ça !

Elle lâche ma tête et manque de partir en arrière.

- Attention !

Comme si elle ne m'avait pas entendu, elle continue dans son élan narratif.

- Alors je m'approche du thé-ré-mine, je m'installe derrière...

Elle éclate d'un rire machiavélique : je sens venir la connerie.

- Je mets mes mains comme ça !

- Attention ! je fais en la rattrapant.

- Ils font tous chut. Et je commence à bouger les doigts.

- Et alors ?

- Et alors je joue ma musique, et tout le monde me regarde l'air bête, même Philip !

Elle pouffe tout ce qu'elle peut maintenant, si bien que je commence à rire sans comprendre.

- Pourquoi ?

- Parce que... parce que...

Elle arrive plus à aligner trois mots.

- Parce que il y a aucun bruit ! Je l'ai pas allumé exprès !

Elle rigole tellement qu'elle s'agrippe à mes yeux et j'y vois plus rien.

- Philip, Philip il me dit qu'il est pas allumé et je dis c'est normal et là... Oncle Dagan ! Viens ! Tu vas être trop fier de moi !

Dagan, qui flânait en arrière, nous rejoint en quelques pas.

- Oui ?

- J'ai dit à Philip : le bruit du désert pour moi c'est le silence des mots comme des notes, c'est le silence de l'Homme.

Je jette un coup d'œil à Dagan et il me rend un regard impressionné.

- Et qu'a dit l'animateur ? demande-t-il.

Estelle se rembrunit un peu.

- Que c'était pas l'exercice.

- Oh le...

Je m'arrête à temps.

- L'énergumène !

- Ça veut dire quoi ? demande Estelle.

- Qu'il est bizarre, me complète Dagan.

- L'é-ner-gu-mène...

DAGAN

Estelle fait rouler le mot sous sa langue, le goûtant avec un visible délice.

- C'est un mot essqui !

- Exquis, je la reprends.

- Ess... Ess... C'est super dur à dire...

- En tout cas bravo Estelle ! dit Anouk en la soulevant de ses épaules avant de la poser à terre. Ta réponse était incroyable !

- C'est que j'ai l'âge de raison maintenant.

Je hoche la tête :

- Et au rythme où ton cerveau grandit tu vas devenir la première de ta classe !

Elle hausse les épaules.

- Peut-être.

ANOUK

On est arrivé près du vieux cinéma, pas très loin d'où habite Estelle. Mon cœur se serre un peu à l'idée de quitter Dagan, mais je ne peux pas le faire monter chez les parents d'Estelle. On exécute le dernier kilomètre dans une animation franche et rigolarde et je me sens bénie, aux côtés des deux personnes que j'aime le plus au monde.

J'aimerais que ce trajet dure pour toujours.

DAGAN

Nous y voilà : le Perron de l'immeuble des parents d'Estelle. Je les vois pour la dernière fois de la journée, ces deux êtres que j'aime plus que tout au monde.

- Dagan !

Estelle me tend les bras. Je la serre fort contre moi et fais un signe de main à Anouk.

- Oh bah dis donc vous êtes gonflés, rôle Estelle.

Et elle me pousse vers Anouk qui m'enlace en riant. Je rougis jusqu'aux oreilles et la chaleur qui m'avait quitté avec le déclin du jour, renait, plus brûlante que jamais.

ANOUK

Vraiment, mon Estelle, je l'adore !

FIN

ANOUK et DAGAN +4°

ANOUK

On crève. Même si le Soleil s'est couché depuis des plombes, l'air s'est à peine rafraîchi. Je hausse les épaules pour moi-même. Pas la peine de s'en plaindre, c'est l'été quoi. Et puis la chaleur a du bon. Elle me fait tourner la tête, et les odeurs humaines qui s'exhalent des rues, les biches qui viennent brouter les quelques brins d'herbes encore verts ou se poser à l'ombre d'un immeuble... y'a une beauté forte et rassurante dans tout ça. Il faut juste gratter la peinture qui recouvre tout de sa chassie morne.

Je lance mon skate et saute dessus sans effort. Je file à toute allure sur la route pavée, dépassant quelques rares cyclistes à bout de force qui suent tout ce qu'ils peuvent. Je remonte la rue Diderot et débouche sur l'arrêt du Magasin. Un tas de personnes attend. Certains sont adossés à ces champignons bizarres qu'on nous a foutu en guise d'abris bus, d'autres sont assis, les jambes étendues en direction des rails. Tous assommés de chaleur, des grosses gouttes luisant sur les fronts, les chemises tachées d'auréoles plus sombres et les cheveux collés sur les cous. Je souris : c'est un spectacle dont je ne me lasse pas. Tous ces humains abandonnés à la chaleur, se foutant bien de ce qu'on peut penser de leur gueule puisqu'on a tous la même. Alors je vais me planter avec eux, dans cette mosaïque humaine tellement unie que ses tessons s'ignorent en vibrant au même rythme, oubliant un instant dans cette marée de vie calme la mort qui rôde.

DAGAN

J'attends.

Lentement, le tram m'emmène jusqu'à destination. Dans la semi-pénombre de ses wagons, les gens discutent et rient, trop heureux de la disparition de l'astre brûlant, transpirant presque sans s'en rendre compte, leurs robes courtes et leurs chemises de lin sans manche bariolant l'intérieur de la machine autant que l'éclat de leur joie. Ils s'étreignent, se baisent les joues, mélangeant leur chaleur avec bonheur et abondance. Il n'y a que moi qui suis seul, comme souvent, dans le wagon trop petit. Moi et cet autre, à l'autre bout, perché dans un livre qui lève la tête pour me sourire. Mes lèvres aussi se courbent chaleureusement, une compréhension tacite s'établissant entre nous, éphémère comme les rêves des Hommes.

- Ticket, monsieur.

Je lève la tête. Un contrôleur me tend un terminal, sa figure hirsute et luisante portant un air aussi fatigué que dur.

- Bien sûr.

Je passe mon titre sur la borne et deux sons clairs s'en échappent. Le contrôleur ouvre des yeux surpris.

- Vous savez que vous accès au wagon central ?

- Oui, je réponds.

Il hausse des sourcils broussailleux avant de me questionner :

- Qu'est-ce que vous faites là alors ?

- Je profite de la chaleur, je lance, glacial.

- Excusez-moi jeune homme ! Je voulais pas vous vexer.

Et il se tourne vers mon voisin. J'appuie ma tête sur la fenêtre, essayant d'ignorer les

regards interrogateurs que notre échange a fait éclore sur les visages en restant silencieux. Mais j'ai l'âme qui bout, qui brûle de hurler que le wagon central me fait peur. Ça sent le vieux et la maladie à l'intérieur ! La décrépitude et la déliquescence ! Ces regards éteints, plus tout à fait d'ici, qui vous regardent, qui me regardent, moi, dans ma fragile jeunesse et santé, comme si je devais bientôt les rejoindre, parce qu'après tout, pourquoi sinon serais-je dans le même wagon qu'eux ? Alors je préfère souffrir la chaleur plutôt qu'être enfermé avec eux. M'aveuglant peut-être, car oui peut-être que je suis comme eux...

ANOUK

En attendant le tram, je fous mon nez en l'air, direction les nuages absents et m'attarde sur les constellations qui pointillotent le ciel. Je cherche Orion, parmi la myriade d'étoiles qui blanchit la voûte céleste et ce n'est qu'une question de seconde avant que je ne reconnaisse l'éclat de sa ceinture. C'est la deuxième que j'ai appris à repérer après le char de la Grande Ours, tout ça grâce à mon sensei et sa gueule toujours enfouie dans un bouquin quand il mouchait pas sa peine dans les cieus. Bref, je repasse à Orion et son bouclier d'étoiles que j'ai si longtemps pris pour un arc. Un hiver mon père m'a emmenée en Islande, histoire de voir un peu la neige blanchir la terre mais à peine un voile a recouvert l'herbe la plus verte que j'ai jamais vu. C'est là-bas que j'ai vu pour de vrai l'ennemi d'Orion, ce grand taureau qui lui fait face dans le ciel hivernal, qui lui fait brandir son gourdin et lever son bouclier, comme si ça pouvait le sau-

ver de ces cornes acérées, comme si ses bras pouvaient briser un crâne aussi dur. Je laisse échapper un soupir amusé : faut vraiment être con.

DAGAN

Non ! C'est impossible, je m'y refuse. Je suis encore assez fort pour vivre dans ce monde.

ANOUK

Un tram est arrivé à quai. Les portes centrales s'ouvrent en premier et le flot tellement vivant de nos anciens, nos malades, nos femmes enceintes et tous ceux à qui la chaleur peut faire du mal, descend vers moi. Je les regarde passer, un peu distraite, lorsqu'une petite femme, toute ratatinée et rabougrie, pose sa main veinée comme du marbre sur mon bras et dit :

- Excusez-moi madame, mais vous avez de très jolis cheveux.

Je suis un peu surprise alors je ne trouve rien de mieux à bafouiller qu'un petit « merci ». Mais loin d'avoir fini, la dame continue :

- Oh faut pas rougir comme ça, même si ça vous va bien.

Puis sur le ton de la confiance, elle ajoute :

- Vous savez quand j'étais jeune, j'avais des cheveux un peu comme les vôtres. Mais je les fais couper depuis 27 ans... Oh ils ne seraient plus aussi beaux, mais ça me manque. C'est mon mari qui ne les aimait pas longs. Il est mort maintenant.

Je reste scotchée. Comme c'est bizarre, d'entendre ainsi raconter une vie.

- C'est justement chez le coiffeur que je vais, continue-t-elle. La première fois depuis son

décès.

Et elle lève vers moins les yeux vifs, qu'elle gardait jusqu'à présent timidement baissés, et je note que la teinture rousse qui recouvre ses mèches s'estompe aux racines.

- C'est votre mari qui vous les faisait teindre aussi ?

- Oui il ne supportait pas qu'ils blanchissent, il dit... disait que ça fait vieux. Mais bon je ne suis plus toute jeune non plus il faut dire.

Elle soupire avant de me demander :

- Et vous, qu'en pensez-vous ?

Je me penche vers elle et lui glisse.

- Que le blanc vous va bien.

Un sourire illumine son visage et elle s'éloigne en bafouillant des « merci » après m'avoir serrée le bras avec gratitude, de sa force tremblante. Je la regarde un instant avant de m'apercevoir que mon tram est parti. Je soupire pour la forme.

DAGAN

Je suis descendue du tram et elle est là. Je la vois sur l'autre quai, la tête levée vers le ciel, en éternelle rêveuse, oubliant les gens autour d'elle et je suis attirée à elle comme un papillon vers la Lune. Je lève les yeux moi aussi, admirant un instant la rondeur blanche au-dessus de nous.

ANOUK

Comment il les appelle déjà Dagan ? Les habitants de la Lune... Les Sélénites je crois. C'est un drôle de mot. Joli et triste, brillant mais plein de silence, un peu comme lui.

DAGAN

Je franchis la voie du tram, pressant le pas pour l'atteindre. Elle ne m'a toujours pas vu. Une envie terrible de la prendre dans mes bras m'étreint mais j'y résiste. D'où me vient cette urgence, cette fièvre de l'entendre et de la toucher. Je m'arrête. Il faut que je me ressaisisse, que j'évacue de moi ce besoin oppressant. Est-ce la chaleur ? Je me secoue, il faut que j'agisse.

- Anouk ! j'appelle.

Elle sursaute et se retourne dans un même bond.

- Dagan !

Mon prénom dans sa bouche, explosant à travers ses lèvres, m'emplit d'une joie immense mais avant que je ne puisse esquisser le moindre geste, elle franchit les pas nous séparant et saute dans mes bras. Elle me presse contre elle avec force, son skate appuyé dans mon dos et il me faut un moment pour faire de même.

- Putain tu m'avais manqué !

- Toi aussi, je lui avoue le nez dans ses cheveux, humant les parfums mêlés de sham-pooing et de sueur.

- On a failli se louper, tu pouvais pas m'attendre ?

- Non.

Elle se détache soudain de moi, un grand sourire aux lèvres, avant de scruter mes traits. Son air se fait doucement soucieux mais je suis trop émerveillé, par sa peau qui en à peine une semaine a blanchi, ses cheveux qui se sont assombris, ses lèvres toujours aussi roses et pleines et je sais que je suis fou de saisir ces nuances infimes, ces itérations impossibles, mais je les vois tout de même, aussi nettes

qu'un ciel d'hiver.

- Comment t'as encaissé ?

- Quoi ? La chaleur ? je réponds. Disons que j'ai survécu.

- T'as une sale gueule... T'es pas déshydraté ?

- Non.

- Et niveau malaises ?

- Il va continuer longtemps ton interrogatoire ? je ris, espérant éviter la question.

- Bon combien ?

Son ton s'est durci et je me sens soudain intimidé.

- Quelques-uns... moins que d'habitude je crois.

Elle s'éloigne davantage.

- Anouk...

- Tu fais chier, crache-t-elle. Tu vas te décider quand à consulter ?

- Je...

- Non. C'est bon.

Elle pousse un soupir frustré :

- C'est juste... je sais pas.

Elle se retourne, semblant chercher quelque chose.

- Viens, on bouge. Elle est où ta caisse ?

- Parking de l'Etoile, je dis, plus sûr de suivre.

- Alors on y va ! Y a un tram qui arrive.

Et effectivement, de derrière moi me parvient le cri aigu du tram. Les badauds se relèvent alors qu'il arrive à quai en faisant doucement crisser ses roues. Avec Anouk, nous montons à l'avant, juste derrière le conducteur, et sitôt assis je me précipite pour ouvrir en grand une des fenêtres élevées.

ANOUK

On est dans sa voiture. Toutes les fenêtres sont ouvertes, alors l'air s'engouffre tous azimuts dans l'habitacle encore brûlant. J'ai la tête appuyée sur le cadre métallique, le nez à l'air, les joues fouettées par le vent et les yeux bien fermés histoire d'éviter de me prendre un moustique dans la sclère. Malgré la chaleur, je suis tendue, les muscles un chouia trop rigides, le palpitant un poil trop rapide. Parce que malgré l'oxygène extérieur qui entre dans mes poumons en chauffant mes bronches, je me sens embrassée par l'odeur fiévreuse de Dagan, par sa présence enivrante tellement là que je me sens fondre en elle, avec la tension qui m'habite pour seule tentative d'y résister. Impossible de l'arracher à mes pensées alors que ses muscles fins et fermes sont si proches. Quand ses lanternes brunes qui me transpercent de douceur à chaque regard, ses lèvres abîmées d'angoisse, autant que sa peau blanchie par les cruels coups du Soleil, sont là. A portée de main. De mes mains.

DAGAN

J'ai cru mourir. Durant ses quatre jours de canicule, de Soleil meurtrier qui a hécatombé nos malades et nos anciens, j'ai cru y passer. Entre deux malaises, je buvais autant d'eau qu'autorisé mais ce n'était pas assez. Ce n'est jamais assez. Dans mes moments d'éveil, j'avais la tête qui tournait même allongé et c'est à peine si je pouvais me trainer jusqu'aux toilettes, la vue toute obscurcie de taches noires. Mais la mollesse de mes mains me prévenait de la Mort, alors je restais, abruti

de chaleur dans cette vie poisseuse et brûlante, incapable même d'agonie.

Car du fond de ces jours étirés et lents, l'image d'Anouk me pourfendait, électrique et belle, et je sentais le rasoir sur lequel je glissais, ouvrir jusqu'à l'os la plante de mes pieds nus, me maintenant vivant par la douleur aiguë qui me transperçait.

Mais ça impossible de lui dire. Impossible de laisser éclore plus d'inquiétude sur ses traits doux.

ANOUK

Que pense-t-il, lui, la lippe torturée par ses dents ? Qu'est-ce qui s'agite derrière ses yeux sombres, dans son cerveau engourdi par cette nuit de 40° ? Est-ce qu'il ne bout pas de la même crainte, du même désir dingue qui fait revenir sur ma langue son nom comme un boomerang à chaque fois que tangué l'avenir exsangue de notre vie ensemble ?

DAGAN

BANG... !

Un dernier coup, dirigé droit dans mon cœur et je mourrai enfin, noyé de salive soignée, perdu dans le silence ultime des mots, à moins que ce ne soit la mort de ce silence qui ne les tue.

- Dagan !

Le volant m'est brusquement arraché des mains et la voiture fait une embardée désespérée pour éviter un réverbère.

- Tu veux nous tuer ?

Un « oui » se forme dans mon esprit, mais je ne dis rien, revenant au présent et raffermissant ma prise sur les commandes.

- T'étais où là ?

Je ne réponds toujours pas, encore un peu secoué.

- Arrête la voiture.

- Quoi ? je balbutie.

- C'est trop dangereux, t'es pas en état de conduire et je risque pas ma vie pour ta fierté !

- Mais...

- Gare toi maintenant.

Son ton est sans appel, alors je trouve une place et tire le frein à main.

- T'es contente ? je lance au culot.

Elle ouvre la portière et sort, avant de faire claquer le volet d'un coup rageur. Je reste, seul et abruti, dans la voiture, voyant Anouk s'éloigner toujours plus par les fenêtres baissées. Elle s'arrête brusquement, dos à moi, les poings serrés à ses côtés et, dépassé par ma propre stupidité, j'appuie ma tête sur le volant.

ANOUK

Les ongles fermement enfoncés dans mes paumes, je piaffe, crispée par l'attitude de Dagan. Comment il ose ! Mais c'est qu'il me boursofle le cortex avec ses conneries ! Et c'est quoi ses yeux perdus de chien battu au martinet ? Il croit que je la saisis pas, cette envie incompréhensible d'autodestruction, cette langoureuse déclinaison de ses forces au profit de cette mélancolie crasse dans laquelle il s'enferme davantage à chaque nouveau lever du Soleil ? Comme si ça suffisait pas que ma petite chérie m'ait quittée, il faut que lui aussi languisse le cimetière.

Mes lèvres se crispent en une moue serrée et mes yeux brûlent. Dans un sursaut, je re-

vois sa bouille fiévreuse d'enfant malade, avec des joues si rouges, des yeux si brillants qu'on aurait dit une de ses putains de poupées d'un autre temps. J'en reviens toujours pas. Son petit corps frissonnant, convulsant de délire, hors de mes bras, loin de ma voix. Bordel ! J'ai même pas eu le droit de la voir, de l'assister, juste... d'être là. Sa famille oui, mais pas moi. C'est quoi ses règles stupides ? Y'a pas que les liens du sang qui vous définissent ! Et puis merde ! Comment ça on meurt toujours du paludisme ? C'est pas censé être plus qu'une sale grippe chronique maintenant. Et me dites pas qu'elle était faible mon Estelle ! Ni fragile ! Ni quoique ce que voulez qui aurait pu la conduire à toi, saleté de Mort imbécile ! Pute de dieux cruels !

DAGAN

Un cri étouffé, un petit gémissement à peine audible franchit la distance qui me sépare d'Anouk. Je lève la tête et mes yeux se posent sur la forme courbée et tremblante de mon amie. En un bond je suis dehors mais sitôt sur mes jambes, je ralentis, effrayé peut-être par la faiblesse qui s'échappe des sanglots retenus, questionnant mon droit à la consoler d'un mal que j'ai sûrement causé. A moins que ce ne soit ma tête qui tourne soudain, avec mon sang qui bat comme un cœur fou contre mon crâne, qui me force à n'avancer qu'en chancelant. Je veux m'arrêter mais mon propre déséquilibre me pousse en avant, ma vue s'obscurcit jusqu'à l'aveuglement. J'ai si chaud. Plus rien n'existe que cette fièvre. Plus rien sinon ton souvenir, la candeur de tes traits nus, la fraîcheur de tes larmes tièdes, et c'est

fou et beau comme un nénuphar instantané. Sur lui j'écris ton nom aussi sûrement que j'ai fermé la cage sur mon képi, aussi sûrement que tous les oiseaux ont des ailes, même le vieil oiseau bleu, même la grenouille verte, puisque Charles V et Trois font Huit et Huit et Huit font Seize ceint ma poitrine de raison mathématique, avec sa tête de fromage de tête et son cou, son cou coupé

ANOUK

BOUM !

Je me retourne, le visage en nage et découvre Dagan effondré par terre. Mon cœur, mon cœur se serre si fort que je respire à peine et j'accours en sanglotant pour de vrai. Il est tombé la tête la première, la face éclatée sur les pavés.

Je le soulève, secouée de frissons tellement violents, que j'ai peur de lui faire mal dans



la manœuvre. Je le serre contre moi, noyant mes larmes dans ses cheveux, soudain trop consciente que rien n'est sûr, que ce qui était il y a une seconde peut bien crever la gueule ouverte l'instant d'après. Une trouille terrible tord mes entrailles dans tous les sens et je sors mon téléphone. Oui, il s'est toujours réveillé mais si cette fois c'était pas le cas et qu'il crevait entre mes bras ? Je ne prendrai pas ce risque.

Mon portable dans une main, je compose le 15. Presque immédiatement une voix féminine décroche.

- Service des Urgences de l'Isère j'écoute.

- Je m'appelle Anouk Geb, mon ami fait un malaise, je parviens à articuler.

- Où vous trouvez vous ?

- Voie de Corato.

- A quel niveau ?

- Un peu après le pont de la porte de France !

- OK, je vous transfère.

Même pas une minute plus tard un homme répond :

- Bonjour Anouk, pouvez-vous me décrire la situation ?

- Mon ami, ... je me fais violence pour sortir son nom. Dagan Nout, a perdu connaissance. Il est tombé et...

- Est-ce qu'il respire encore ?

- Oui. Ça lui arrive souvent de s'évanouir.

- Il a déjà été hospitalisé ?

- Non.

- Il prend des médicaments ?

- Non plus.

- Qu'est-ce qui vous a inquiété cette fois ?

- Euh... Je... je sais pas exactement...

- Bon mettez le en sûreté, je vous passe le médecin. Par contre je vous prévient, il y a un peu d'attente.

- Vous envoyez quelqu'un ?

- Ecoutez madame, c'est sûrement un malaise vagal. Je vous passe le médecin. Surtout restez à ses côtés et vérifiez régulièrement sa respiration.

- Combien de temps d'attente ?

Des notes de musique me coupent mais je ne comprends pas tout de suite.

« Vous allez être mis en relation avec un médecin du SAMU SAS de l'Isère, nous vous prions de patienter et de ne pas raccrocher. »

Le bâtard ! Mes larmes qui s'étaient calmées redoublent : à tous les coups, ils s'attendent à ce que je raccroche. Ils me croient pas mais moi je sais que c'est grave, je sais qu'il a besoin d'aide mon Dagan. Je cherche mon souffle mais j'hyperventile, tout juste assez forte pour serrer faiblement mon ami. Mes muscles sont raides et tremblants : je me retrouve frigorifiée dans la chaleur profonde.

« Vous allez être mis en relation avec un médecin du SAMU SAS de l'Isère, nous vous prions de patienter et de ne pas raccrocher. »

Et puis merde ! C'est quoi ça ? Bien sûr que non il risque rien ! Des malaises il en fait plein ! Ça cache pas forcément quelque chose ! Pourquoi je les ai appelés ? Je le sais qu'ils sont surchargés. Je suis trop conne. Je suis trop conne !

« Vous allez être mis en relation avec un médecin du SAMU SAS de l'Isère, nous vous prions de patienter et de ne pas raccrocher. »

Mais y a cette pensée... Ce putain de « et si » qui fait que je ne raccroche pas. Je serre Da-

gan plus fort, me perdant dans son odeur, me réconfortant à sa respiration profonde. Non. Lui restera. Parce que de toutes façons qu'est-ce que je suis censée foutre sans lui, lui et sa tronche de petit garçon abandonnique ?

« Vous allez être mis en relation avec un médecin du SAMU... »

J'éloigne le téléphone de mon oreille et me concentre sur Dagan. Dans un élan de conscience, je mets sur haut-parleur et une musique bizarre s'élève parce que franchement quel genre de musique peut accompagner un moment pareil ? Je reste, mon front contre ses cheveux, à écouter la litanie que forme la voix et ces quelques notes. Je me calme légèrement, la main sur le ventre de Dagan, suspendue à ses montées et ses descentes.

Soudain, et je le sens jusqu'au bout de mes mains, sa respiration change.

FIN



Texte écrit dans le cadre de l'atelier
« Demain n'est pas une fin » organisé par
Damien Bouëvin et Kevin Pelladeaud

Illustrations générées par I.A

Avril 2024

Copyright Texte - CC BY-NC-SA

Visuels Damien Bouëvin - CC BY-NC-SA